

MAGGIE

On ne peut pas me voir, à l'endroit où je me tiens, là-haut, dans le nid-de-pie. Aucun passant ne peut me voir de la rue. Je le sais, parce que j'ai dû faire signe de la main à mes voisins des centaines de fois, et ils ne m'ont jamais répondu. Je suis, pour ainsi dire, invisible pour le reste du monde. Je n'existe pas, j'ai expiré, je suis un fantôme.

Je ressemble probablement à un fantôme, d'ailleurs, debout derrière ces volets qui tamisent la lumière filtrant dans ma chambre et font de moi une ombre. Quand les réverbères ne sont pas allumés au-dehors, on croirait le crépuscule ici, même par la journée d'été la plus ensoleillée. C'est pourquoi chaque fois que je m'aventure en bas, je suis obligée de plisser les yeux jusqu'à ce qu'ils s'habituent à la luminosité. Quand les volets ont été installés, ils m'ont tout d'abord donné une sensation de claustrophobie ; c'était comme une barrière entre le monde extérieur et moi. Cependant, je m'y suis habituée. Avec le temps, je finis par m'habituer à presque tout. Je suis comme cela ; j'ai appris à savoir m'adapter.

J'appelle cette chambre le nid-de-pie, car elle me fait penser au poste d'observation accroché au mât le plus haut d'un navire. Les marins y grimpent pour voir à des kilomètres de là, à l'horizon. Ma vue ne s'étend pas au-delà de ce lotissement.

En ce moment même, je regarde Barbara aider sa mère, Elsie, à monter dans une voiture, côté passager. N'importe quel parent serait fier d'elle. Depuis peu, Elsie est obligée d'utiliser un déambulateur, l'un de ces modèles en aluminium avec des roulettes sur le devant. Je l'entends encore se plaindre que l'arthrite dont elle souffre au niveau des articulations des chevilles et des genoux s'aggrave et que les anti-inflammatoires vendus sans ordonnance ne lui font plus d'effet. Je ne peux pas vous dire combien de fois je lui ai conseillé de prendre rendez-vous avec le docteur Fellowes. Un jour, je lui ai même proposé de profiter de mon poste de responsable adjointe du cabinet pour lui garantir un rendez-vous le jour de son choix, mais c'est une vieille chouette têtue. Elle croit être pénible si elle voit un médecin plus d'une fois par an pour son vaccin contre la grippe.

Je me demande si Elsie pense encore à moi. Je me demande s'il lui arrive de se demander pourquoi j'ai brusquement arrêté d'aller prendre le café chez elle, le jeudi après-midi. Réglée comme une horloge, à 15 h 30 précises. Nous nous en sommes tenues à cette routine pendant des années. Je rentrais du travail, je prenais mon propre pot de café à la maison – car elle servait toujours cette marque amère de supermarché que je détestais – et nous passions une heure ou deux à refaire le monde ou à échanger des commérages sur les voisins. Nos conversations me manquent. Je l'ai vue regarder en direction de la maison à de nombreuses reprises, alors je me plais à penser qu'elle ne m'a pas oubliée.

La voiture de Barbara quitte l'allée, remonte la rue et passe devant le numéro 40. L'agence immobilière a lâché l'affaire, avec cette maison. D'ici, je discerne à peine le jardin à l'arrière de la propriété – et le dépotoir qu'il est devenu. Si le précédent propriétaire, M. Steadman, savait ce qu'est devenu son jardin, autrefois si beau, il se retour-

nerait dans sa tombe. L'herbe envahit les plates-bandes dont il passait des heures à s'occuper, et qui sont maintenant jonchées de canettes et de boîtes de nourriture à emporter. Les jeunes ne respectent rien.

Son petit-fils aurait mieux fait de vendre la maison, plutôt que de la mettre en location, mais peut-être n'a-t-il pas trouvé d'acheteur. Tout le monde n'a pas envie de vivre dans une maison où le corps sans vie du précédent propriétaire est resté là pendant des semaines avant d'être découvert. C'était moi qui avais remarqué les journaux, amoncelés derrière la porte, qui dépassaient de sa boîte aux lettres de M. Steadman, et les rideaux qui restaient fermés. J'aurais donné l'alarme moi-même si j'avais été en mesure de le faire, mais, bien sûr, cela m'avait été impossible.

Dehors, une voiture rouge au pare-chocs avant cabossé se gare sur l'accotement herbeux à côté du poteau téléphonique. C'est Louise, du numéro 18, et quand elle descend de la voiture, je vois la rondeur de son ventre sous son tee-shirt. Elle est de nouveau enceinte, et je suis ravie pour elle. Elle l'a déjà été une fois par le passé, puis, un jour, une ambulance est arrivée chez elle, et quand je l'ai revue, la fois suivante, elle n'était tout simplement plus enceinte. Son corps avait retrouvé sa forme habituelle, comme s'il ne s'était rien passé. Je ne peux pas imaginer ce que cela doit faire d'avoir à « retirer » ce que l'on a dit aux gens. Je ne crois pas que l'on puisse redevenir soi-même après avoir perdu un bébé tant attendu.

Je me demande si elle travaille toujours à temps partiel au libre-service de vente en gros. Cela fait un moment que je ne l'ai pas vue en uniforme. Je sais que son mari est toujours chauffeur de taxi, parce que je vois régulièrement la lumière de ses phares sur mon plafond quand il rentre chez lui après avoir travaillé de nuit. Parfois, quand

je n'arrive pas à dormir, j'observe sa silhouette comme il reste là quelques instants, après avoir coupé le moteur, au volant, le visage à peine éclairé par le tableau de bord. Je me demande souvent ce qui l'empêche de rentrer tout de suite. Peut-être imagine-t-il une vie différente de celle qui l'attend derrière la porte d'entrée. Je peux le comprendre : je m'imagine souvent moi-même une autre vie. Cependant, comme le dit une vieille chanson, on n'a pas toujours ce qu'on veut.

Il n'y a personne d'autre à regarder, alors je me détourne de la fenêtre. Il n'y a pas grand-chose dans ma chambre, mais, bien sûr, je n'ai pas besoin de grand-chose. Un lit double, deux tables de chevet, deux lampes, une armoire, une coiffeuse et une banquette. La télévision fixée au mur ne fonctionne plus depuis bien longtemps, mais je n'en ai pas demandé de nouvelle à Nina parce que je ne veux pas qu'elle pense que cela me manque. De plus, sans télévision, il n'y a plus rien pour me rappeler tout ce à côté de quoi je passe.

J'ai mes livres pour me tenir compagnie et, parfois, j'arrive à me persuader que c'est suffisant. Je ne choisis pas ce que je lis – je dépends de ce qu'elle me rapporte. Tous les deux ou trois jours, j'en finis un et j'en commence un nouveau. Je préfère les romans policiers et les thrillers psychologiques, tout ce qui promet puis apporte un rebondissement. J'aime faire travailler ma vieille matière grise et essayer de deviner qui est le méchant. Je suis difficile à contenter, cela dit. Si je trouve le coupable, je suis déçue par la prévisibilité de l'histoire. Si je me trompe, je m'en veux de ne pas avoir vu juste.

J'aurais aimé écrire un livre. J'ai plein d'histoires en tête, et autant de secrets. Mais je doute que cela arrive un jour. Beaucoup de choses n'arriveront jamais. Je ne quitterai plus jamais cette maison, par exemple. J'ai beau essayer, je n'y arrive pas ; et c'est de ma faute. Je ne crois

pas les gens qui prétendent n'avoir aucun regret. Ils se mentent à eux-mêmes. Nous avons tous des regrets. Si on me donnait la possibilité de revenir en arrière et de changer quelque chose à ma vie, je monteraï dans cette machine à remonter le temps en moins de temps qu'il n'en faut pour dire H. G. Wells.

Soudain, j'entends la porte s'ouvrir, en bas, puis une voix. J'ai dû la rater comme elle remontait la rue.

— Bonsoir ! crie Nina au pied de l'escalier. Il y a quelqu'un ?

J'ouvre la porte de la chambre et je réponds :

— Oui, juste moi.

De là où je me tiens, dans l'embrasure de la porte, j'aperçois deux sacs pleins à craquer à ses pieds.

— Tu as fait des courses ?

— Quelle perspicacité ! répond-elle.

— Tu as passé une bonne journée au travail ?

— La routine. Je vais faire du poulet chasseur pour le dîner.

Je déteste le poulet chasseur.

— Bonne idée ! C'est à mon tour de manger avec toi, ce soir ?

— Oui, on est mardi.

— Ah ! Je croyais qu'on était mercredi. Je vais trop vite en besogne.

— Je viendrai te chercher quand ce sera prêt. Il ne devrait pas y en avoir pour longtemps.

— D'accord.

Elle disparaît de mon champ de vision et je retourne dans ma chambre.

Je m'arrête pour compter les taches brunes sur mes mains. Cela fait si longtemps que je n'ai pas vu le soleil qu'il ne s'en forme aucune nouvelle. C'est un petit plus dans une longue liste de moins. Je regarde mon reflet dans le miroir de la coiffeuse et j'aplatis mes cheveux indis-

plinés. Ils sont argentés depuis si longtemps, maintenant, que je n'arrive plus à me représenter la couleur qu'ils avaient autrefois. Je mets une touche de rouge à lèvres, puis un peu d'eye-liner. J'applique ensuite un peu de fard sur mes joues, mais ma peau est tellement blanche qu'on dirait les deux ronds rouges sur les joues d'une poupée de chiffon, alors je les essuie et laisse mon visage nu.

Enfin, je prends une profonde inspiration et me prépare à la soirée qui m'attend. Autrefois, nous étions les meilleures amies du monde, mais c'était avant qu'il ne détruise tout. Maintenant, nous ne sommes l'une et l'autre rien de plus que les débris qu'il a laissés derrière lui.

NINA

Je retire le couvercle en verre du plat sur la grille la plus basse du four, et de la vapeur s'en élève. Dedans, les escalopes de poulet sont blanches, et je plante une fourchette dedans pour voir si elles sont cuites. Je sais que Maggie n'aime pas le poulet chasseur, mais moi oui, et ce n'est pas elle qui fait la cuisine dans cette maison. De plus, son enthousiasme feint m'amuse.

Je vide les sacs de courses avant de retirer mon manteau. Elle préfère que tout soit soigneusement empilé dans les placards et bien rangé dans les tiroirs ; pas moi. Je réserve l'ordre et la méticulosité pour mon lieu de travail, où je ne peux pas faire autrement qu'être organisée. Je n'ai pas à faire quoi que ce soit que je n'ai pas envie de faire dans ma propre maison. Ainsi, je range les provisions comme je l'entends. Maggie ne risque pas de les réorganiser dans mon dos.

Il y avait du monde ce soir chez Sainsbury's, encore plus que d'habitude. Les familles étaient en force ; des armées de parents débordés s'efforçant de faire leurs courses hebdomadaires en compagnie d'enfants geignards les tirant par la manche et réclamant des bonbons, des jouets et des bandes dessinées. J'ai observé quelques-unes de ces mères, lessivées et levant les yeux au ciel, et je me suis dit qu'elles n'avaient pas conscience de la chance qu'elles avaient.

Un petit garçon à la tignasse brune a attiré mon attention. Il ne devait pas avoir plus d'un an. Il était assis dans un chariot, ses jambes potelées pendant à travers les trous, à l'arrière, avec une seule chaussure, l'autre étant posée sur le côté sur un filet de mandarines. Son sourire était si large qu'il prenait la moitié de son visage. Sa mère l'a laissé seul un moment pour aller chercher quelque chose dans une autre allée. J'ai imaginé comme il serait facile de le saisir et de l'emmener dehors. Quand elle est revenue avec une bouteille de ketchup, j'ai eu bien envie de lui faire remarquer à quel point elle était imprudente.

Il y avait beaucoup de produits alimentaires en promotion, proches de leur date de péremption, alors j'ai acheté plus de choses que je n'en avais sur ma liste. Toutefois, comme je ne pouvais pas rentrer à la maison à pied chargée de tous ces sacs, j'ai pris un taxi, ce qui a réduit à néant les économies que j'avais faites sur ma note. J'ai reconnu le chauffeur de taxi à son profil et à la forme de ses yeux, dont j'ai vu le reflet dans le rétroviseur. Nathan Robinson. J'étais en classe avec lui, d'abord au collège Abington Vale, puis, brièvement, au lycée Weston Favell. Il n'a pas beaucoup changé, en dehors de son front dégarni et des affreux tatouages tribaux sur ses mains. Il ne m'a pas reconnue, et je ne me suis pas présentée. Je n'avais pas envie de passer le trajet à évoquer des souvenirs de personnes avec lesquelles j'ai perdu contact ou à me demander où sont passées les vingt-quatre années qui se sont écoulées depuis la dernière fois que nous nous sommes vus. De toute façon, il était peu probable qu'il se souvienne de moi. À quatorze ans, j'ai quitté l'école et je n'y ai plus jamais mis les pieds.

Pendant que son taxi s'éloignait, j'ai pris un moment pour me tenir face à ma maison et lever les yeux vers la fenêtre du deuxième étage. Je sais que Maggie passe le plus clair de son temps derrière ces volets, à vivre par

procuration à travers tout le monde, et je me demande à quel point cela lui manque d'échanger avec des gens. Pendant le dîner, elle me mettra au courant de qui elle a vu et de ce que chacun a fait, mais brûle-t-elle d'être dans le monde ? Regarder n'est pas la même chose que vivre, n'est-ce pas ?

J'ai essayé de lui rendre la vie un peu plus agréable, mais elle me demande rarement mon aide. Elle ne m'a rien dit quand sa télévision est tombée en panne. Ce n'est que lorsque je me suis rendu compte que je ne l'avais pas vue allumée depuis un certain temps qu'elle a reconnu qu'elle ne fonctionnait plus. Je m'apprêtais à lui proposer de la faire réparer quand elle m'a annoncé que les informations étaient « trop déprimantes » et qu'elle préférerait se perdre dans un livre. Alors, je n'ai pas pris la peine de la faire réparer. Je sais que si j'étais à sa place, je serais déjà devenue folle à l'heure qu'il est.

Je quitte la cuisine, me dirige vers la salle à manger qui se trouve au premier étage, et je mets la table pour deux. J'y étale bien à plat la nappe en dentelle, celle que la grand-mère de Maggie lui a faite. Elle préfère la garder pour « les grandes occasions » ; je lui rappelle qu'il n'y en a plus, maintenant. Nous vivons à une époque où tout et tout le monde est jetable. Je retourne dans la cuisine pour servir le repas, et je remonte avec les assiettes et une bouteille de pinot gris.

Je jette un coup d'œil autour de moi tandis que je dispose les plats. Autrefois, cette pièce était une chambre, et il y a une commode que je dois encore déplacer. Un jour, je prendrai le temps de redécorer. Selon les critères de la plupart des gens, cette maison est sens dessus dessous. Au rez-de-chaussée, il y a une cuisine qui donne sur le sous-sol, un salon, une pièce vide – anciennement la salle à manger – et des toilettes. Au premier étage, il y a deux chambres, une grande salle

de bains, un bureau et la nouvelle salle à manger, dont les quatre murs sont couverts d'étagères. Chaque livre est protégé par une épaisse couverture en plastique. Le deuxième étage est le grenier aménagé où vit Maggie. Il y a une autre salle de bains, qu'elle seule utilise, un palier et sa chambre. Et c'est tout. Ma maison. Enfin, notre maison, je suppose. Et que cela nous plaise ou non, ni elle ni moi n'irons nulle part.

Je monte l'escalier qui conduit au deuxième étage et la trouve debout à la fenêtre. Je reste là à l'observer, et je me demande à quoi elle pense, comme elle est toute seule, ici. Et, l'espace d'un instant, j'aurais presque pitié d'elle.